



VOL. III.—No. 29.

MONTREAL, JEUDI, 18 JUILLET, 1872.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

A TRAVERS LE TIMES.

La force récupérative vraiment gigantesque qu'a montrée la France est un sujet d'étonnement presque universel. Si elle accomplit sans encombre la tâche qui attend encore son œuvre incessante—payer cent vingt millions de louis sterling, balance de son indemnité de guerre, et faire par là évacuer aux Prussiens les six départements qu'ils occupent,—elle aura gagné et mérité l'admiration de l'univers entier et fait preuve d'une force, d'une puissance, d'un patriotisme, et d'une grandeur incomparables. Le *Times*, qui a bien changé d'opinion sur le compte de la France, la croit capable de cette tâche; il la déclare être à la hauteur des grands sacrifices exigés de sa position actuelle. Il y met une condition, c'est qu'elle conserve le régime provisoire actuel et son habile président actuel, M. Thiers.

On ne lira pas sans intérêt l'appréciation qu'il fait du caractère et du rôle du président de la République française.

Il n'est pas facile, dit-il, de défendre M. Thiers de certaines accusations portées contre lui; on lui reproche d'abuser d'arrangement de la force de sa position. Son langage à l'assemblée a, plus d'une fois, dépassé toutes les limites de la discrétion. Mainte et mainte fois, il a opposé sa volonté propre au vœu presque unanime de tous les représentants du peuple. Il se montrait même étonné et indigné qu'aucun homme pût avoir l'audace d'émettre des idées contraires aux siennes. Sa fameuse et ridicule menace de donner sa démission et d'abandonner son pays à son sort s'est répétée trop souvent, au grand détriment de sa dignité et de celle de l'assemblée.

Mais toute la question en débat entre lui et ses adversaires se réduit à ceci: M. Thiers s'est consacré à la tâche de hâter la délivrance du territoire, et cette mission est de telle importance qu'il lui semble presque raisonnable de demander *carte blanche* pour la remplir. Il est hors de propos de répondre que le président est un homme politique à l'ancienne façon, à l'esprit étroit, et imprévoyant. M. Thiers n'a d'autre anxiété que de voir à l'œuvre qui se dresse devant lui. Il ne lui semble pas opportun, pour le moment, de s'occuper de législation sur un grand pied et embrassant un avenir éloigné. Ce qu'il lui faut, c'est la paix et l'ordre, la confiance publique; ce qu'il lui faut, c'est de l'argent et un crédit illimité. Son instinct politique et patriotique le conduit à regarder comme tout simplement provisoires ou à l'état d'essai tous les arrangements, toutes les combinaisons du jour. Il repousse toute "agitation, toute expérimentation en fait de gouvernement." Ce qu'il faut faire avant tout, "c'est libérer le Territoire." Sa conviction intime est qu'il n'y aura pas de liberté d'action pour la France, tant que les Allemands seront dans le pays. Dans son opinion, la seule chose essentielle, c'est que la France redevenue maîtresse de ses destinées. Tant que l'on n'aura pas les moyens d'arriver à cette fin, d'atteindre ce but, la constitution du pays, sa législation, sa forme de gouvernement, tout doit rester en suspens.

C'est toujours en dépit de lui-même et malgré son jugement d'ordinaire si sûr que M. Thiers s'est vu quelquefois forcé de se départir de cette politique si exclusivement

provisoire qu'il a tracée pour le pays et pour lui-même à Bordeaux.

L'homme est vieux; c'est dire qu'il n'est pas à l'épreuve des accès de pétulance et de mauvaise humeur dont les vieillards sont coutumiers. Il peut être impérieux, impatient de toute contradiction, idolâtre de ses idées; mais ce qu'il veut, ce à quoi il vise, il n'a jamais perdu l'occasion de le proclamer dans les termes les plus clairs. Il n'aspire qu'à regagner par la paix ce que la guerre n'a pas irrévocablement perdu; il n'aspire qu'à refouler les Allemands jusqu'à la frontière que leur a faite leur propre victoire. Si quelqu'un s'avise de regarder cette œuvre comme bien légère, qu'il réfléchisse, qu'il considère si la France a un autre homme capable de la mener à bonne fin.

La plupart des Français ne semblent anxieux que de savoir comment la France sera gouvernée: M. Thiers, lui, croit que son devoir et sa destinée sont de découvrir et d'assurer les moyens d'arracher à l'envahisseur les plus belles provinces de la France.

Ce portrait, ou cette appréciation, que nous avons presque textuellement traduite du *Times*, nous semble tracée de main de maître: celui qui l'a écrite connaît bien la France et son chef actuel. Si l'on lit attentivement les mille opinions diverses émises sur M. Thiers dans la presse française, on s'apercevra que l'avis du *Times* diffère peu de celui des Français en général. Ce n'est pas à dire que M. Thiers soit un grand homme d'état. Il lui manque, à notre humble avis, ce qui fait la force des véritables hommes d'état: le sentiment religieux. M. Thiers, il l'a déclaré lui-même sous l'empire, lors des débats sur la question romaine, n'est catholique que par poétique. Ce n'est pas suffisant. L'œuvre de la régénération de la France n'est possible que par un retour franc et sincère vers les traditions religieuses, qui furent jadis sa gloire et sa grandeur. M. Thiers paraît s'occuper peu de ces besoins pour la France. Il ne songe qu'à trouver l'argent nécessaire pour chasser les Prussiens. C'est bien, c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Il réussira probablement à "délivrer le Territoire." Mais quand les Prussiens seront partis, il pourrait bien arriver que la France ne serait sortie d'un malheur que pour tomber dans l'autre: l'anarchie.

Le *Times* signale avec dépit les succès toujours croissants des Conservateurs; chaque semaine il y a quelque grande assemblée, sous un prétexte ou sous un autre, dans un coin quelconque de l'Angleterre, et dans laquelle un chef conservateur ne manque jamais de chanter les louanges du parti, et la décadence de l'Angleterre sous le règne des libéraux. Cette activité incessante, qui semble au *Times* le résultat d'une organisation parfaite, sera probablement funeste au gouvernement de M. Gladstone dans la campagne électorale de 1873.

Bismarck voit partout l'ombre vengeresse de la France ensanglantée se levant pour troubler son sommeil et arracher à l'Empire allemand cette prépondérance qu'il croit avoir conquise dans la chute de sa voisine. C'est à cette crainte que l'on attribue la proscription dont on vient de frapper les Jésuites et les autres Ordres Religieux. Bismarck soupçonne tout le clergé et son illustre Pontife

entachés de sympathies pour la France. De là, la persécution sans nom, barbare, stupide, qui sera l'une des hontes de ce siècle; de là, la persécution déjà commencée et que l'on annonce devoir devenir de plus en plus terrible contre le catholicisme en Allemagne. Ce M. Bismarck est en train de se faire une jolie place au pilori de l'histoire.

J. A. MOUSSEAU.

COURRIER DES EAUX.

TADOUSSAC, 4 juillet 1872.

Enfin me voilà à Tadoussac, l'ennui et la fatigue que je redoutais pour le cours du voyage n'ont pas manqué; mais je suis amplement dédommagé par le bien-être et la vigueur que j'éprouve depuis mon arrivée ici. Je suis le premier étranger qui ait osé braver la fraîcheur de l'onde amère; et malgré toutes les protestations qu'on m'a faites je n'ai pas craint de me mettre à l'eau toute glacée qu'elle est. Depuis on commence à prendre les bains régulièrement.

Tadoussac se trouve situé sur la rive nord du fleuve et à l'entrée de la rivière Saguenay; son église regarde une baie splendide et voit les vagues baigner le pied de la côte sur laquelle elle est bâtie. Elle compte deux cents ans et plus d'existence. Ce fut dans cette église que fut dite la première messe en Canada. Lors de sa réparation vers 1860, on trouva dans la voûte une plaque de plomb sur laquelle ces mots sont grossièrement et inexactement écrits:

LAN. 1747 LE 16 MAI
M. CVCNET FERMIER
DES POSTES F DORE
COMMIS MICHEL
LAVOYE FESANT LEG
LISE LE P. COQVART
IESVITE MA PLACE

I H S

L'an 1747, le 16 mai. M. Cugnet, fermier des postes, F. Doré, commis, Michel Lavoye faisant l'église, le père Coquart, jésuite, m'ont placé.

J H S.

Il faut dire que l'église fut bâtie trois fois, car autrement on serait tenté de croire que sa fondation ne remonte qu'à l'époque où l'on mit la plaque de plomb dans la voûte, ce qui est faux.

Le village est assez grand relativement à la population: il y a un hôtel fort confortable pour les étrangers, plusieurs marchands importants, un office de la compagnie Price & Bros., pour le commerce du bois; ces messieurs, outre les affaires considérables qu'ils font dans le St. Maurice et ailleurs, ont encore sur le Saguenay des moulins et des chantiers où se prépare le bois qu'ils expédient en Angleterre et en Allemagne, même jusque dans l'Amérique du Sud, comme au Brésil. Un tow-boat, par eux freté, conduit et ramène du Saguenay les vaisseaux européens, de 4,000 à 10,000 tonneaux qui vont y chercher leur cargaison. J'ai eu ainsi le plaisir de me rendre à Chicoutimi sur ce steamer et je n'ai qu'à me louer de l'obligeance du capitaine qui a bien voulu me recevoir à son bord et me combler de faveurs.

Tadoussac est peu cultivé; ses habitants sont plutôt navigateurs et pêcheurs: la terre est peu propre à la culture, c'est en partie du sable recouvert d'une mince couche de terre forte que les vents promènent l'hiver et l'automne. Qu'on aille pas croire que la neige abonde ici; il vente tellement fort en hiver qu'elle est à mesure enlevée; et si parfois il en tombe une faible bordée, elle est immédiatement abritée de six pouces de sable que le vieux Borée mêle à son souffle violent et qu'il lance à des distances incroyables. Nul homme ne peut se tenir debout, exposé au vent, pendant cette saison rigoureuse de l'année. Les montagnes sont dénudées et montrent aux passants leurs flancs arides et desséchés; elles semblent trembler sur